

NÉ POUR PARTIR

RÉCIT DE MAMADOU,
MIGRANT MINEUR
DE GUINÉE

AZOUZ BEGAG
MAMADOU SOW

MA RENCONTRE AVEC MAMADOU

Vivre c'est croiser le chemin des autres. J'ai rencontré Mamadou Sow lors d'une action « Auteurs solidaires » initiée par la SACD, Société des auteurs et compositeurs¹, en 2019 sur le thème « Raconte-moi ta vie ! ». Avec des auteurs professionnels, des jeunes de lycées et centres de formation pour apprentis de la Région Auvergne-Rhône-Alpes, durant une année scolaire, racontaient leur histoire familiale pour en sortir une création dans l'écriture ou le cinéma. C'est ainsi que je me suis retrouvé dans cette belle aventure avec deux enseignantes motivées et engagées, et leurs élèves, dans un lycée professionnel près de la cité de la Duchère, au nord de Lyon, où j'ai passé mon adolescence. Parmi une douzaine de jeunes dont je peinais, au début, à tirer des éléments autobiographiques susceptibles d'être formulés puis rédigés, rapidement l'un d'eux est sorti du lot. Contrairement aux autres, il a immédiatement pris l'exercice très au sérieux. Il était le plus âgé et semblait mature, comme si son visage, ses yeux, ses mimiques portaient les stigmates d'une vie déjà chargée et cabossée vécue en Afrique. Il avait à peine dix-neuf ans. Bien sûr, sur le plan social et culturel, les

1. En partenariat avec la Région Auvergne-Rhône-Alpes, la Délégation aux Arts et à la Culture du rectorat de Lyon. Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma était en charge de la coordination locale.

autres élèves n'étaient pas mieux nantis que lui, ils avaient chacun leur lot de blessures, de cassures et traumatismes dans leurs familles. Pour les enseignants qui les tenaient souvent à bout de bras, cette expérience d'atelier d'écriture était une aubaine. Pour moi aussi. J'ai aimé leur engagement. Dans ces établissements scolaires difficiles, heureusement qu'ils sont là, à y croire, à résister, à donner du crédit à l'espoir de jeunes à qui la vie n'a pas fait de cadeau.

Dès le début, Mamadou a tenu à raconter à la classe son épopée, celle que vous allez lire dans ce livre. Malgré son français approximatif, je sentais sa farouche volonté de s'en sortir, de profiter au maximum de cette école française qui lui offrait la possibilité d'apprendre, de se cultiver et même de rencontrer un écrivain vivant en chair et en os. Il disait qu'il avait de la chance d'être en France. Sans tarder, j'ai compris l'extraordinaire richesse de son périple. Il avait parcouru dix mille kilomètres à partir de l'âge de quinze ans, depuis son village de Guinée, jusqu'à Lyon. C'était un survivant. Un rescapé. Un revenant. Au fil des semaines, des mois passés ensemble à raconter et écrire, j'ai réalisé que de son histoire, un livre pouvait naître. Un livre utile. Un livre solide. Les jeunes Français, comme les autres, devaient connaître la singulière aventure de Mamadou pour s'imprégner de ce que veut dire être un migrant à quinze ans, partir pour survivre, aider les siens, s'accrocher à l'école de tous ses ongles pour se construire une vie digne. Durant les ateliers, Mamadou racontait ses passages de frontières, ses joies et ses peines, ses souffrances inacceptables, tandis que les élèves lui posaient des questions pour avoir des détails. J'écrivais au tableau des fragments de son histoire, puis je les lisais à haute voix pour faire entendre aux élèves leur sonorité, leur force. La classe était de plus en plus attentive. Les jeunes aiment écouter les histoires. La magie fonctionnait. Chacune de nos retrouvailles était un moment de bonheur. J'étais heureux d'être utile à ces jeunes désillusionnés, mais sensibles et bien intentionnés. J'ai prêté mon savoir-écrire à Mamadou. Je suis devenu son porte-plume. Je voulais que son histoire qu'il peinait à raconter en

français devienne une belle histoire. Je m'y suis attelé avec un style travaillé, qui ressemble à de la littérature, des mots et des phrases capables de faire ressentir aux lecteurs ce que Mamadou avait dans le cœur pendant sa longue traversée. En somme, j'ai marié mon univers d'écrivain à l'incroyable épopée narrée de notre survivant. J'aime quand on m'appelle écrivain engagé. Sur la couverture, le livre est signé par moi-même et Mamadou Sow. J'en suis fier. Lui, le Guinéen, encore plus que moi. Il a en poche depuis longtemps une OQTF, une obligation de quitter le territoire français, alors qu'il est désormais un auteur francophone. J'ai l'espoir que la littérature va lui fournir d'heureuses ouvertures. C'est un beau roman, c'est une belle histoire... d'un garçon qui cherche encore la lumière.

Azouz Begag

LYON (FRANCE)

Kali Sow est mon nom. Je suis né le 31 décembre 1999 en Guinée. C'est en Afrique. Je le précise parce que dans ma classe du lycée technique de Lyon où je me forme en logistique, la plupart des élèves ignorent où est l'Afrique, la Guinée... Lorsque la prof leur a demandé de dessiner sur une feuille une carte du monde avec les continents, ils étaient perdus au milieu des eaux, du ciel et des terres, ne savaient pas quoi faire de leur stylo, pas même pointer la mer Méditerranée, l'océan Atlantique, encore moins la France. L'espace, les distances, le proche ou le lointain ne leur parlent pas. Ils vivent dans une bulle comme s'ils n'avaient pas les pieds sur le sol. C'est curieux. On voit qu'ils ne se sont jamais retrouvés comme moi, seul dans le désert du Sahara entre Gao au Mali, au milieu des Touaregs aux yeux brillants, en pleine nuit, sans rien autour de soi, que des ombres, du sable, encore du sable, à perte de vue, et la Voie lactée au-dessus de ma tête où mes yeux aiment se perdre dans les taches de lait piquées d'étoiles. Et le silence, immense, transperçant, qui donne le vertige et fait siffler les oreilles comme le sirocco dans les gorges entre les ventres gonflés de dunes. Devant la prof, mal à l'aise, ils rigolent, se grattent les cheveux, se mettent à parler de la pluie qui tombe ou bien du prix des tacos au snack de la cité voisine... juste parce qu'elle leur a demandé de dessiner les continents sur une feuille de papier.

Par contre, nous, les élèves africains, nous savons très bien où se trouve l'Afrique. Chacun de nous est capable de situer les terres et les mers qu'il a traversées pour arriver dans ce lycée coincé entre l'autoroute, le restaurant *Courtepaille* et cette cité de la Duchère hérissée de barres et de nombreuses grues qui surveillent l'horizon comme si se préparait une invasion. Les élèves africains qui arrivent du Burkina Faso, du Mali, du Cameroun, du Sénégal ou du Congo ont l'expérience des frontières. Ils savent parfaitement d'où ils sont partis, par où ils sont passés et où ils sont arrivés. Moi par exemple, je connais les trois Guinée : Conakry, équatoriale et Bissau. C'est normal, je suis né en Guinée-Conakry, où on parle poular et français, alors qu'en Guinée-Bissau on parle portugais, on dit *obrigado* pour « merci » et *bom dia* pour « bonjour ».

J'aime les langues étrangères. En connaître beaucoup aide à franchir les frontières.

Si j'aime mon pays ? « Bien sûr et de tout mon cœur », je réponds à mon copain Elyès qui m'a posé cette drôle de question en classe alors que je suis en train de raconter mon histoire de migrant rescapé. La Guinée est ma patrie, celle de mes ancêtres. Moi je ne suis qu'une toute petite feuille d'un arbre dont les racines sont plantées dans la terre parfumée de ma Guinée adorée depuis le début de l'humanité.

Pour l'instant, j'habite à Lyon, mais c'est là-bas que je vais finir ma vie. Ici, je ne suis qu'en transit entre deux étapes et chaque jour qui passe me presse de revoir ma famille, surtout mon petit frère Ibra qui avait quatre ans quand je suis parti. Le temps défile si vite, mon Dieu, il me donne le vertige. J'ai peur de rentrer à la maison quand Ibra sera trop grand, j'aurai raté son enfance, le meilleur moment de son existence. Nous nous aimons beaucoup. Voilà deux longues années que je n'ai pas de nouvelles de lui. Bientôt, je ne me souviendrai même plus des traits de son visage si je continue à être aussi éloigné de la maison. C'est comme les vagues de la mer qui écrasent les traces des migrants clandestins laissées sur le sable de Libye, au moment où ils embarquent sur un canot pneumatique de papier pour tenter de rejoindre l'Italie.

Je sais ce qu'est l'oubli. Vivre loin des miens, goutte à goutte, me détruit. J'étais un exilé sans papiers, maintenant je suis un lycéen, toujours sans papiers, certes, mais qui ne se plaint pas de son destin. Ma vie suit son cours, même si je n'ai aucune boussole pour me diriger. J'espère obtenir un jour une pièce d'identité normale qui atteste que je suis bien moi et personne d'autre, surtout pas mon fantôme, parce que parfois il m'arrive vraiment de douter et alors je me perds dans la Voie lactée qui s'est éteinte, flottant en apesanteur, les bras écartés et le souffle coupé. Je ne suis plus rien.

Je suis né le dernier jour de la dernière année du dernier millénaire. Cette date me porte bonheur. Le voyage que j'ai entrepris depuis mon village le montre puisque j'ai réussi à ne pas mourir en route. Dans mon pays, la chance se dit *Arsiké*. Mes copains de classe pensent qu'il m'a fallu beaucoup de courage pour accomplir cette expédition impossible que je leur raconte. Je ne crois pas. C'est la chance et le sens du devoir qui m'ont sauvé des sables. J'ai fait ce que j'avais à faire pour passer les frontières et essayer de sauver ma famille, c'est tout. Mon père m'a *missionné*, comme on dit chez nous. *Arsiké* aime ceux qui n'ont pas peur, et moi j'ai décidé un jour de quitter mon pays, mon village, ma mère, mon père, mes quatre frères et sœurs, mes amis, mon manioc et mon bel oranger sous lequel j'aimais m'endormir l'été sous les étoiles multicolores. C'était un jeudi de novembre 2015. J'avais quinze ans. Je n'oublierai jamais ce jour. De moi, mon cœur s'est détaché. Depuis, il pend à un élastique usé.



PAYSAGE DE CAMPAGNE,
GUINÉE CONNAKRY.